

BRIGITTE.
surte.

Dès les premiers jours, Joseph perdit tout son lustre et ses prérogatives de nouvel arrivé. On ne faisait plus attention à lui dans la maison ; il subissait le sans-gêne d'une longue connaissance sans aucune des douceurs de la parenté. Ses cousins, occupés tout le jour, lui frappaient à peine de la main sur l'épaule quand ils venaient à le rencontrer, pour s'épargner la peine de lui adresser la parole. Étienne traversait sa chambre matin et soir sans prendre garde à lui ou lui détachait à peine quelque parole en l'air.

L'effrayante incertitude de l'avenir, qu'il ne faisait encore que pressentir, l'avertit pourtant de se remettre à ses travaux commencés. Il déploya donc ses cahiers un matin avec grande ardeur, mais on vint lui dire qu'on avait projeté pour ce jour-là une promenade à la Teste, petit village dont c'était la fête. Joseph, pris à l'improviste, voulut faire un peu de toilette. Heureusement il s'était muni pour le voyage de quelques objets sans lesquels il n'aurait pu prendre les premiers soins de sa personne, qui lui étaient aussi nécessaires que le manger et le boire. Encore manquait-il à tout propos des choses les plus indispensables et dont le détail serait trop long ; chaque cruche d'eau qu'il lui fallait se procurer lui coûtait plus de précautions et d'efforts sur lui-même qu'il n'en avait employé dans sa vie.

On partit, mais cette fois plus de calèche ; on prit la carriole qui servait aux commissions des magasins. Joseph, en bonne tenue, donna le bras à sa tante, qui ne laissait pas d'être flânée.

— Comme tu sens bon ! lui dit-elle. — Moi, ma tante ?

— Tu as du musc ? — Non ma tante ; c'est peut-être un peu de pommade que je mets à mes cheveux.

— Tu mets de la pommade ?... heh !

Elle regarda Joseph de ce même air qu'il connaissait. Il ne se lassait point d'admirer, en marchant, combien il vivait dans sa médiocrité avec plus d'aise que ces gens riches ; véritablement il avait l'air d'un seigneur auprès de ses cousins. Ces avantages extérieurs lui attirèrent des quolibets de leur part. Ils ne l'appelaient, par dérision, que *M. Joseph* ; ce qui ne laissait pas de le piquer, rien au fond ne convenait moins à sa simplicité.

Il avait résolu de parler ce jour-là de ses affaires à sa tante, comptant que l'occasion s'offrirait en marchant tête-à-tête avec elle ; mais Mme. Lagache ne lui en donna pas une fois le temps. Elle le laissa payer sans façon une partie des dépenses communes. On revint le soir en chantant d'un goût que Joseph trouva d'assez basse compagnie.

Le soir, à peine ouvrait-il son livre, que sa chandelle vint à s'éteindre ; il s'aperçut qu'on ne lui en avait laissé qu'un très-petit bout. Il comprit pour quoi sa tante l'était venue voir la veille et prenait un si grand intérêt à sa vue.

Joseph récapitula encore l'argent qui lui restait, et tomba dans une stupeur profonde quand il vint à reconnaître que cette famille hospitalière, qui l'avait attiré sous promesses de tant de bienfaits, non-seulement ne lui prêtait aucun secours, mais encore menaçait de le dépouiller du peu qu'il avait. Cette épouvantable vérité ne lui pouvait entrer dans l'esprit. Ses parents connaissaient sa position, il était impossible qu'ils ne songeassent point à s'occuper de lui ; qu'ils eussent oublié où il en était ; sa mère et lui se trouvaient dès à présent sans ressources, et cet argent qu'on lui voyait dépenser était le seul qui lui restât dans le monde. Ses parents avaient sans doute quelques dispositions à prendre qui les retardaient, et certainement ils allaient bientôt lui parler. Mais cependant que faire ? Il ne pouvait attendre, et le temps se passait. Il se promit d'entamer l'affaire sans plus tarder avec sa tante.

Le lendemain, toujours décidé, il passa la matinée à se promener dans le jardin, en proie à des anxétés inexprimables, causées autant par la crainte d'entrer en matières que par celle du résultat. Il avait commencé le matin une lettre à sa mère, sans avoir le courage de la finir, dérangé à tout moment, et ne voulant pas lui voir les tristes dispositions de son esprit. Il remonta par crainte de ce qui s'allait passer et termina sa lettre. Il y déguisait tout, pour ne pas désolez la pauvre femme. Il finissait en avouant qu'on ne lui avait encore rien dit, mais qu'il allait porter la parole.

Enfin il entra dans la salle et trouva sa tante seule, qui lisait le journal de son fils aîné, tenant la feuille à trois pieds de distance, les bras étendus et les lunettes sur le nez. Elle leva la tête quand il parut, avec un grognement de satisfaction. Joseph jugea le moment favorable, et sentit comme un frisson partout le corps. Il s'assit auprès d'elle avec une aisance forcée et demanda ce qu'il y avait de nouveau. Elle se retourna, et il s'aperçut qu'elle avait les larmes aux yeux. Elle montra le journal, qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux pour tirer son mouchoir.

— Je lisais là... un malheur... une histoire qui est bien jolie... un naufrage, un pauvre mousse qu'on a mangé... Ils mouraient de faim... Et ce pauvre petit criait : " Ah ! ma mère ! " Il ne savait pas parler le français ; c'était un étranger... Et il disait : " Pas manger moi, capitaine, pas manger, capitaine, capitaine ! "

Elle raconta toute l'anecdote, en estropiant, avec de tels sanglots, un tel accent gascon, imitant si étrangement le langage de la victime et si horriblement grotesque dans ses larmes, que Joseph, s'il n'eût éprouvé par pudeur un grand embarras, aurait éclaté de rire. Il regarda le journal par contenance, et vit que cette histoire était un roman publié dans le feuilleton. Il le fit remarquer à Mme. Lagache pour la consoler.

— Je le sais, dit-elle, je sais bien que ce n'est pas vrai ; mais c'est égal, je pleure... Je ne peux pas lire ces choses-là sans... comme si c'était vrai... et puis c'est bien fait... ça peut être arrivé.

Joseph s'avisait que sa tante avait du bon, puisqu'elle était si sensible à des maux imaginaires. Il se confirma surtout dans cette idée que le moment était le mieux choisi du monde pour ce qu'il avait à dire, mais il parla d'abord de Paris, des vandanges qui approchaient, fuyant pour ainsi dire le sujet qu'il tremblait d'aborder.

— Ma tante, dit-il, je voulais depuis quelques jours m'entretenir avec vous de vos bons projets... des arrangements qui nous regardent...

Il continua, n'osant prendre la chose sur lui ;

— De la part de ma mère... Vous connaissez notre position ? Je me propose de vous parler à ce sujet.

— Ah ! ah ! bon... Eh bien ?... dit Mme. Lagache, dès longtemps avertie.

Elle fit en même temps un singulier mouvement sur elle-même, en apparence pour prêter attention, mais qui marquait bien mieux qu'elle se mettait sur ses gardes.

Joseph, quoique fort troublé, sentit d'abord ce désavantage où le mettait l'obligation de parler le premier ; au lieu de venir s'offrir à la bonne volonté de ses parents, il n'était plus qu'un solliciteur vulgaire qui vient mendier des bienfaits, et qui s'étend sur sa misère pour apitoyer ; tous ses sentiments de dignité se révoltèrent, mais il reprit, en faisant un nouvel effort :

— Vous savez dans quel état nous a laissés la mort de mon pauvre père, ma mère ne peut guère se suffire à elle-même. Moi-même, jusqu'à présent, je ne suis pas en état de l'aider beaucoup. Mes cousins ont eu la bonté de songer à moi, et leurs bonnes lettres nous ont fait concevoir l'espérance d'un meilleur avenir. Il me tarde qu'ils me disent à quoi je puis être utile, ce n'est pas du moins la bonne volonté qui me manquera. J'attends ce que nous aurons décidé à cet égard pour écrire à ma mère qui est impatiente de venir...

En ce moment la servante entra pour s'informer s'il fallait demander des œufs à la métayère, qui venait d'envoyer son petit garçon. Mme. Lagache voulut savoir si l'on avait recueilli les derniers choux et s'il restait du linge étendu, ce qui l'entraîna dans un assez long colloque avec la fille, qui dit ce qu'elle savait et s'en alla porter la réponse. A voir le calme et la liberté d'esprit de Mme. Lagache durant cette interruption, Joseph épouvanté soupçonna que tout était désespéré. Il garda le silence quand la fille eut disparu.

— C'est vrai, reprit Mme. Lagache, ils me laissent tout mon linge à la pluie. Aimes-tu les choux ? nous en aurons aujourd'hui. Il répondit à ces paroles sans savoir ce qu'il disait. Une seule pensée bourdonnait pour ainsi dire, dans sa tête et lui troublait la vue : — Tout est perdu !

Mme. Lagache reprit encore comme si de rien n'était : — Ah ça, eh bien tu me parlais de vos affaires ? Venez, conte-moi ça ?

Joseph reprit en s'humiliant davantage pour attendre :

— Ma mère est très-affaiblie, le travail lui devient de plus en plus pénible, et je ne saurais vous remercier de sa reconnaissance quand vous avez songé à nous écrire... et combien elle serait charmée de trouver en vous une sœur et une amie... Du reste elle ne veut point vous être à charge, ce n'est pas une femme à demeurer inutile dans une maison, et quant à moi, je tâcherai de lui venir en aide par mon travail, et selon ce que mes cousins me proposeront...

Il s'arrêta.

— Vois-tu, dit Mme. Lagache sur un ton tout en dehors de la conversation, ton père n'a jamais su ce qu'il faisait, il n'a toujours été qu'une mauvaise tête qui a tout sacrifié à ses caprices et à la gloriole. A la maison, il se mit à vivre mal avec mon père ; il n'a jamais voulu rien apprendre ; au lieu de profiter de nos connaissances dans le commerce, il part un beau matin sans dire mot à personne ; ce n'est pas ainsi que l'on se conduit. Il a essayé de vingt métiers qu'il a fallu quitter les uns après les autres, il parvient à un grade, il se fait casser, toujours par entêtement, et toujours dénonçant plus qu'il ne pouvait, à cause de la malheureuse manie de paraître plus qu'on n'est. C'est de lui que vous tenez ce défaut, ta mère et toi... Il t'a mis au collège ! pourquoi faire ? je n'en sais rien : c'est bon quand on a de la fortune. Au lieu de te donner un bon état... à cette heure tu ne serais plus à charge à personne. Regarde, quand nous avons commencé, nous n'avions presque rien ; eh bien ! à force de travail et d'économie, tout vient à bien. Nous faisons un petit bénéfice : on le mettait de côté, on ne s'agrandissait pas, et, petit à petit, on amasse. Ta mère à Paris n'a pas eu non plus se retourner et modérer son mari, et, quand on prend ce train l'un par ici, l'autre par là, on se ruine.

Chacun de ces mots s'enfonçait comme un trait dans le cœur de Joseph. Il les comptait, pour ainsi dire, dans son trouble, et des chaleurs lui montaient au front ; mais il trouva la force d'arrêter Mme. Lagache au nom de sa mère, avec une ombre de fermeté.

— Que voulez-vous, ma tante ? dit-il, le mal est fait, et ma mère...

Mme. Lagache l'interrompit.

— Ta mère s'est mise de travailler tant qu'elle a pu, je le sais, cela fait sou-éloge ; mais enfin c'est à présent femme âgée qui ne peut plus s'occuper de rien et qui a besoin plutôt qu'on la soigne. Que veux-tu que j'en fasse ici ? Quelle vienne passer six semaines dans la belle saison, à la bonne heure, elle me fera toujours plaisir ; mais, avec ma famille, je ne puis la prendre pour toujours à ma charge.

Joseph fut sur le point de s'écrier : — Eh ! madame, je ne viens pas demander l'aumône, puisque ma mère offre ses services et que je me propose de la soutenir avec mon travail.

— Et puis, quant à toi, continua Mme. Lagache, tant que celle pauvre...